

Le lecteur impuni : 4. Ruminations

Robert Lévesque

Volume 51, numéro 3 (287), février 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2010). Le lecteur impuni : 4. Ruminations. *Liberté*, 51(3), 141–145.

4. RUMINATIONS

Jean-Pierre Issenhuth, *Le cinquième monde – Carnet*,
Montréal, Fides, coll. « Carnets », 2009, 267 p.

Jean-Pierre Issenhuth, *Le petit banc de bois – Lectures libres
1985-1999*, Montréal, Trait d'Union, coll. « Échappées »,
2003, 441 p.

Je n'ai jamais rencontré Jean-Pierre Issenhuth. Je n'ai aucune idée de sa gueule, que je pourrais librement imaginer parente de celles des grands lézards solitaires de la chronique, du carnet ou du journal, tels un Matzneff ou un Quignard, un Brandys ou un Prokosch, un Citati ou un Cioran, ces écrivains errants, cabrés, que je séquestre et retrouve à *la gal'rie j'farfouille* dans les rayons sans ordre de ma bibliothèque ; ou alors un Basile, tiens, puisque ces deux-là, l'Alsacien de Fabreville et le Russe de la ruelle Chateaubriand, s'appréciaient tant et que l'amitié parfois vous fait vous ressembler...

Je n'ai jamais vu Issenhuth, mais je l'ai lu, et lire vaut autant que voir. Et relire autant que fréquenter. On développe des habitudes, on reconnaît des penchants, on perçoit des tics, on reçoit des claques et alors, parfois, on est content, ou on est jaloux de n'avoir pas soi-même vu venir la main (ou la patte) qui a écrit ça, qui a frappé si juste. Je n'oublierai jamais cet article — chef-d'œuvre journalistique — dans

lequel Issenhuth stigmatisait, il tuait (mais la bête bouge encore) un Claude Beausoleil saisi par la débauche poétique mais soudain en panne d'une citation, au Festival de la poésie (sic! sic! sic!) de Trois-Rivières, le champion provincial des boursiers s'excusant d'avoir laissé la référence dans sa chambre d'hôtel... Avec ce détail, cette scène, Issenhuth rendait le ridicule d'une telle entreprise qu'un festival de poésie, une *chapelle du spectacle* qu'un Debord n'aurait pas mieux dénoncée.

J'étais alors au *Devoir*, chargé des pages culturelles, et j'avais publié avec envie ce pamphlet antifestival de poésie qu'Issenhuth m'avait fait parvenir par la poste... Il y était allé, le gaillard. Il était allé constater dans la vieille ville de Pauline Julien (sa rue Laviolette...) et de Gérard Godin comment la poésie avait foutu le camp, comment des poètes subventionnés, entretenus, danseuses de régimes comme Beausoleil et d'autres plus naïfs, plus niais, se réunissaient, se réunissent encore, fédérés par un type sinistre du nom de Roger Bellemare qui gère, comme un sergent-fourrier le fait du cantonnement et du couchage de sa troupe, la circulation des édiles de la rime et des représentants du lai. Ce texte pétant de santé, éclatant de liberté, Issenhuth l'a repris en 2003 dans *Le petit banc de bois*, recueil réunissant ses « lectures libres » paru au Trait d'Union, une maison bizarre qui publiait à la fois Michel van Schendel et des biographies de Raël, de Karla Homolka, et qui s'est enfoncée dans une faillite frauduleuse à l'issue de laquelle l'éditeur, Pierre Turgeon, baroudeur sans scrupules, s'est vu condamné à aller dans les écoles initier la jeunesse aux vertus de la lecture...

Le gant de crin

Dans *Le cinquième monde*, qui est celui de ses « ruminations à part », Issenhuth publie telles quelles des notes prises au fil de ses 33 ans vécus au Québec (sur la littérature et la critique, sur les livres et les arbres, le fumier et le jardinage, la résistance à l'occupation culturelle — la rose et le réséda... —, le système scolaire à repenser) et, maintenant qu'il est retourné vivre en France, dans les Landes de Gascogne, il ajoute à ces notes un développement, un commentaire, il fait un filage intellectuel en quelque sorte. Sur la poésie, il avait écrit ceci dans son antre de Fabreville : « La poésie m'a paru favorisée quand elle était tenue pour peu de chose et considérée avec scepticisme. Quand elle paradait, s'étalait, posait, pontifiait, aussi bien dans la contestation que dans la pompe officielle, elle était aussitôt la sœur

d'Ubu, monstrueuse et d'un ridicule fini.» Et, aujourd'hui, depuis sa retraite dans le sud-ouest de la France (est-ce à Pessac, là où Jean Eustache a filmé le rite annuel de l'élection de la plus vertueuse rosière?), il ajoute ceci, à 62 ans : «Avec une chance de vérité comparable, il aurait été possible d'écrire le contraire : la poésie gagne à être considérée avec confiance et sympathie. Autrement, elle ne s'épanouit pas, elle végète, périclite, on ne peut espérer qu'elle renaisse d'elle-même, etc.»

Jonglant avec ces deux avancées concevables, envisageables, il continue : «Si ce dernier paragraphe et l'ancien s'étaient rencontrés, ils se seraient annulés et volatilisés dans un grand éclair, mais pas tout à fait. Je crois qu'il serait resté un résidu de l'ancien, et que ce résidu aurait ressemblé au *gant de crin* de Reverdy.» Et là, il cogne : «L'absence de gant de crin a été fatale à la *modernité* poétique québécoise. Elle a nagé dans une approbation béate et niaise, un vide critique proche de l'indifférence, qui l'a très tôt stérilisée en la condamnant à reproduire indéfiniment un discours faux.»

On croirait entendre un Karl Kraus en lisant cela, l'Autrichien Karl Kraus dont la voix, selon les témoignages de ses contemporains (Elias Canetti entre autres, qui la trouvait «tranchante et irritée, dominant aisément la salle, s'amplifiant fréquemment»), était particulière, soulevant des auditoriums de salles de concert, de cafés viennois, perçant l'air, crevant les nuages de fumée. Mais je n'imagine pas Issenhuth, que je n'ai jamais croisé, se donner en spectacle comme l'auteur des *Derniers jours de l'humanité*. S'il a autant de courage critique que Karl Kraus, s'il considère évidemment «la critique trop peu présente au Québec», il me semble que c'est *en chambre* qu'il a exercé, qu'il a joué, menant son combat en ruminant à part, soliste solitaire que répugne la position d'un Jean Royer avec cette «critique d'accompagnement» qui n'est que critique d'exclusion hors de la chapelle. Issenhuth écrit avoir très bien compris que, devant une littérature «en émergence», on juge essentiel d'encourager, d'appuyer, de valoriser, mais il tient bon : «J'ai pourtant pensé que ce comportement était une erreur, parce que c'était un refus du risque.»

Il poursuit : «J'ai persévéré dans l'idée que la critique — fausse science — ne se justifie qu'en risquant de se tromper. Distinguer la monnaie de bon aloi de la monnaie de singe est une entreprise périlleuse mais nécessaire. Bien connu en peinture, le faux reste bizarrement méconnu en littérature. On y prend sans sourciller des vessies [j'ajoute : des Beausoleil...] pour des lanternes, de la copie

pour de l'authentique, du délire pour du génie, de la diarrhée pour de l'abondance, de la richesse ou de l'originalité, de la théorie pour de la pratique — d'où l'utilité de la critique. Mais comme elle ne peut prétendre au statut de science exacte qu'en s'illusionnant complètement, il lui faut tendre au statut d'art, sinon elle n'est rien.»

Mehr Licht!

Cher Jean-Pierre Issenhuth. Je ne me souviens que de sa voix, feutrée, entendue à deux reprises au téléphone au début des années 1990. Je venais de prendre la direction des pages littéraires du *Devoir*, et mon premier appel à l'aide, pour chasser les *chantants du temple* que Royer avait réunis dans un cénacle de thuriféraires de vessies, avait été un coup de fil à Jean Basile, que je voulais débaucher de *La Presse* et qui accepta sur le coup de revenir au journal de la rue Saint-Sacrement, d'y tenir la rubrique roman. Basile — le cher Jean Basile Bezroudnoff, né à Paris en 1932 — me proposa un jour ce nom inconnu d'Issenhuth pour la rubrique poésie. J'acceptai avec confiance, une recommandation de Basile valant lettre de créance. Mais le pauvre Basile — c'est scandale qu'aucun éditeur n'ait encore travaillé à une réédition de sa trilogie romanesque — allait mourir : un incendie ruelle Chateaubriand, l'Hôtel-Dieu, la découverte d'un cancer, le pyjama, la pièce d'homme qui rétrécit, le dernier soupir en 1992.

J'étais allé le voir à l'hosto, au lendemain de l'incendie, et il m'avait raconté ce qui venait de faire son « bonheur » : être réveillé par quatre pompiers ! « T'imagines ! » Il ne savait pas encore que son sauvetage et le passage à l'hôpital le mèneraient à la découverte d'un vilain crabe intérieur. Mais, lorsqu'il le sut, cela ne l'empêcha pas de tenir bon, d'être Basile jusqu'au bout ! Moujik de Montréal ! Jean-Pierre Issenhuth avait alors noté ceci en 1992, qu'il reprend dans son *Cinquième monde* : « Jean Basile, peu avant sa mort : “Le soir, je ne sors plus qu'avec une canne à bout ferré, au cas où je rencontrerais une bande de poètes.” On aurait dit qu'il se réjouissait à l'idée de “fesser” dans le tas. Il me faisait penser à l'étrange phrase de Max Jacob : “Les lampadophores s'avancent et reculent, frappés à la tête par les lanières du saint.” »

Dans ses Landes, Issenhuth ajoutera : « Devenu agoraphobe, Basile avait spécialement pris en grippe, chez les poètes, le style matamore, m'as-tu-vu, spectaculaire et grégaire. Peu après, sur son lit de mort, à l'Hôtel-Dieu, je l'ai vu se tordre de rire à la lecture d'une chronique qui venait de paraître dans *Le Devoir*. Il y était question

des derniers mots de Goethe, *Mehr Licht!* Le grand homme voulait peut-être qu'on ouvre les volets, ou qu'on tire les rideaux. Toujours est-il qu'en gigotant sur son lit, Basile hurlait *Mehr Licht!* sur tous les tons, et que personne n'arrivait à le calmer. Un autre ami de Basile qui se trouvait là [j'ajoute : ce devait être l'indéfectible ami Christian Allègre] semblait ne pas juger la situation très convenable. Avant que le personnel ne me jette dehors comme trublion, je suis sorti de l'hôpital profondément et anarchiquement joyeux d'avoir fait rire un mourant.»

À bien lire les carnets d'Issenhuth, à sentir à quel point il détestait le « frénétisme littéraire », à vouloir le croire lorsqu'il écrit sa conviction que « la littérature est d'importance moyenne », on se dit que, du Québec, de sa parade de littérateurs, il aura préféré emmener avec lui dans les Landes de Gascogne l'image d'une vieille ferme abandonnée : « Sur le boulevard Cléroux, à Laval, a longtemps persévéré une très vieille ferme menacée par la propagation des bungalows. Je me suis souvent détourné de ma route quotidienne pour la voir. Des moutons crottés jusqu'aux oreilles se promenaient. On observait sur la grange le secret du vieux bois québécois, qui devient duvet, pailleté, brillant comme un costume de sel. Les côtés étaient bombés, le toit s'incurvait, le bâtiment qui s'enfonçait par le milieu avait pris la tournure d'un navire. Un des côtés portait des médailles : cercles de tonneaux, fers à cheval, roulements à billes, morceaux de machines, toutes sortes de pièces de métal dans l'état second qui succède à la rouille, disposées comme les décorations sur le torse d'un maréchal soviétique.»

Du Québec, ramassées au parc Panneton à Laval-Ouest, Jean-Pierre Issenhuth a emporté avec lui des gousses de robinier, en espérant qu'elles lèveront dans la terre des Landes, et qu'elles lui donneront du miel d'acacia. Le jardinage lui serait d'une importance supérieure à celle de la littérature ? Je l'imagine, oui, je peux le croire, mais je ne le sais pas, car je ne l'ai jamais rencontré, le gaillard...